

Hors d'œuvre

De tout temps, les tueurs en série ont fasciné les hommes et ont accouché d'autant de mythes que de romans ou films à sensations.

Qui d'entre nous n'a jamais prêté attention à défaut d'avoir entendu parler de Jack l'éventreur assassin de Whitechapel ayant à son tableau de chasse entre 25 et 40 victimes ; de Fritz Haarman, le Boucher de Hanovre régaland ses amis et voisins de somptueuses terrines et autres mets culinaires dont l'essence n'était autre que la chair et les tripes de ses jeunes victimes ; de Siphon Twala l'étrangleur de Phoenix qui massacrait ses faibles victimes du sexe tout aussi faible selon un rituel zoulou, rituel sacré ou pas, cela lui a valu plus d'un demi-siècle de prison. Qui n'a pas été attiré par le beau et séduisant John Haigh, nettoyant ses victimes dans un bain d'acide, convaincu que sans le « corpus delicti » comme disent les juristes, il ne sera jamais inquiété.

Les tueurs en série ou comme on dit outre-atlantique « serial killers » sont, c'est bien connu tous Américains, fruits d'une société si différente de notre grande civilisation, tous des hommes pervers à queue fourchue, aux sabots fendus, tous mandatés par Méphisto et enfin phénomène extrêmement récent. De toute évidence, il n'en est rien. Des femmes, des pervers, fruits de chaque continent, tous surgissant du siècle passé, nous démontrent qu'ils vivent parmi nous, à nos côtés sous les mêmes draps de lit

et que nombre sont élégants, bons pères de famille et attentionnés amants.

Les thrillers anglo-saxons et américains, en particulier, insèrent les meurtriers en série à caractère sexuel, de préférence, dans des moules héroïques d'œuvres psychologiques d'une rare intensité. Par la descente aux enfers qu'ils provoquent, par l'attrait de lécher les flammes de l'au-delà, ces tueurs fascinent.

Mais qu'est-ce qu'un tueur en série ?

Au début des années huitante, les meurtres en série définis comme des meurtres par plaisir ont enfin obtenu l'appellation d'origine contrôlée par Pierce R. Brooks et Robert K. Ressler qui a le privilège d'en revendiquer la triste paternité en créant l'expression plus attrayante de « serial murder » ou « serial killer ».

Cette délicieuse connotation se doit d'être liée aux meurtres sexuels et violents. La dernière victime de Jack l'éventreur aurait, si elle avait survécu, pu admirer ses boyaux pendus en guirlande, ses seins découpés et précieusement posés sur la table de chevet et un ventre bien ouvert en guise de réceptacle. Ces crimes se déroulent selon un schéma relativement précis et répétitif. Tel le son de la cloche, il frappe invariablement selon le phantasme du tueur qui frappe en temps de paix, ce qui le distingue des tueurs de masse certes plus célèbres et entrés dans la postérité, galerie des affres de notre humanité tels Pol Pot, Staline, Hitler, Mao Zedung, Amin Dada pour ne citer qu'un microéchantillon.

Le FBI a tenté, sans grands résultats, d'établir un profil type, de dresser un tableau psychologique de ces individus organisés à partir d'occurrences observées. Cette techni-

que s'appuie, en outre, sur l'analyse des scènes du crime et du meurtre. Dotés d'une intelligence moyenne ou au-dessus de la moyenne, sexuellement normal, vivant avec un conjoint, souvent aîné de la famille, victimes d'une discipline familiale inconsistante, un père détenant un emploi stable... bref une bonne partie de nous est suspecte des crimes à venir.

Il y a donc quelque chose d'étonnant dans leur popularité, voire dans la célébrité enviée qui fait des serials killers des êtres aux pouvoirs quasi surnaturels, aptes à découvrir le mal, là où il règne.

Il est réconfortant de se vêtir du manteau de la psychanalyse pour démontrer que ces extraterrestres le sont justement parce qu'ils ont vécu un traumatisme durant leur enfance. Leitmotiv s'il en est pour fustiger la cruauté des tueurs sadiques, la torture à petit feu, les mutilations génitales... La rage intense des tueurs pourrait n'être qu'un miroir de l'horreur d'une enfance abusée et négligée. La place de la mère coupable de castration et le mythe de d'Œdipe, voire de Sisyphe prend ici toute sa dimension. Ainsi les tueurs procèdent à une auto-thérapie libératrice pour eux-mêmes... comme pour leurs victimes.

Au regard du nombre incalculable des fausses accusations de pédophilie persillant l'Europe actuellement, accusations émanant de mères connaissant un divorce qui ne leur convient guère, elles lamentent au passage leurs enfants. Elles les étouffent d'une pseudo protection, et nous offrent un vivier de tueurs en séries que nous aurons le plaisir de découvrir dans les chroniques d'ici une vingtaine d'années.

Je ne résiste guère à lancer à votre face des chiffres qui font rire... de notre belle civilisation. Selon Hickey, 85 %

des meurtriers en série américains, entendons les Etats-Unis, sont de bons blancs, contre 13 % de mauvais noirs ! Toutes les meurtrières en série quant à elles sont blanches. Si l'on tient compte uniquement de la catégorie des meurtres en série à caractère sexuel, alors la proportion d'hommes blancs augmente encore. Dans ce beau pays façonné par la démocratie, quoique les noirs constituent moins de 25 % de la population, on leur impute plus de la moitié de l'ensemble des crimes commis en la matière !

Casanova, ou Hannibal Lecter, qu'importe, l'imagerie populaire est tenace, le tueur en série doit être machiavélique, charmant et redoutable. Comment se vendraient les best-sellers s'il ressemblait à notre voisin de palier ? Comment ne pas transpirer notre évidente déception si le tueur anglais n'opère pas dans le brouillard ouaté de la Tamise, l'Allemand ayant tranché la question avec ordre, méthode, et discipline, le chinois avec un raffinement de tortures ancestrales et le Français avec un évident amateurisme le tout arrosé du meilleur champagne ?

Ici contées huit histoires de ces êtres hors du commun, histoires inspirées de centaines d'heures d'entretiens, de nombreux rapports de gendarmerie et des services de renseignements, et du site « lestueursensérie ».

Pour terminer, ou plutôt commencer, un dernier cocktail qui replace le débat : mélange du justicier moderne pourfendeur de l'ordre moral, du racisme et du sexisme néolibéral, de la perte et décadence de la civilisation...

Sipho Agmatir Thwala,
« l'étrangleur de Phœnix »

L'étrangleur de Boston, familièrement connu de tous, a certes à envier à son collègue de Phœnix, village situé à environ vingt kilomètres de Durban en Afrique du Sud et non pas dans d'Arizona américain.

Tout débute par un stéréotype. Issu d'un milieu rural, il n'eut pas le plaisir de connaître son géniteur, et son beau-père, violent, l'abandonna alors qu'il était encore enfant. La mère, quoique la figure dominante de la famille, ne lui accordait guère d'affection et lui retirait ce peu de sentiment maternel afin de discipliner ce fils turbulent.

Milieu social oblige, Sipho dut travailler fort jeune et changer de boulots au gré du vent afin de subvenir aux besoins de sa mère, de sa sœur, puis de sa femme. Le voilà déjà enveloppé par la gente féminine qui le régenta et allait encore dicter ses règles de vie pour bien des années. Le fantôme de la femelle congestapote allait s'insinuer au travers de tous ses pores. Un mélange de conquête et de Gestapo comme disait Brel. Cette réconfortante présence accoucha d'un homme fort calme, solitaire à ses moments, voire introverti. Il faut bien avouer que trois matrones comblaient largement le peu d'espace auquel il pouvait prétendre.

Voilà un homme qui semblait comblé jusqu'au jour où sa chère et tendre avorta par décision unilatérale. Sipho ne l'apprit que plus tard. Ses facettes taciturnes et renfermées

disparurent au profit de grande colère baignée de larmes de tristesse. C'est sur le coup de ses trente ans que la chute se produisit.

De là à ce que tous les noirs immergés dans la misère provoquée par le capitalisme et victimes de femelles trop étouffantes deviennent des tueurs en série, ce serait aller vite en besogne.

Pour comprendre cette première histoire, il faut s'attarder à cette Afrique du Sud, creuset de l'apartheid. Le 25 décembre 1497, le navigateur portugais Vasco de Gama accosta dans un port naturel sur la côte africaine au bord de l'Océan Indien. Il nomma cette côte « Natal » et le port naturel « Rio De Natal » rebaptisé plus tard Port-Natal. En 1823, Henry Fynn obtint du roi zoulou Shaka l'autorisation d'établir une colonie britannique permanente à Port Natal. Il faudra attendre 1835, pour que Port Natal soit rebaptisé Durban en l'honneur du gouverneur de la colonie du Cap, Sir Benjamin d'Urban. La région fut définitivement annexée par la colonie du Cap en 1844. À la fin des années 1800, le port de Durban connut un développement économique considérable, faisant de cette ville la véritable capitale économique du Natal. Des milliers d'Indiens et d'Asiatiques débarquèrent à Durban pour venir travailler dans les champs de cannes à sucre. C'est aussi sous ces tristes tropiques que Mohandas Gandhi, la « Grande Ame », le Mahatma, fit ses premiers pas au nom de la non-violence. S'il avait su.

Durban était aussi anglophone, libérale, indienne et zoulou durant tout le XXe siècle. Sa réussite éclipsa toutes ses rivales d'Afrique subsaharienne pour devenir le plus grand port du sous-continent ainsi qu'une destination touristique très prisée des habitants du Transvaal. Dans les années quatre-vingt-dix, Durban supplante même Cape

Town comme seconde plus grande ville d'Afrique du Sud en nombre d'habitants derrière Johannesburg. En 2001, la ville accueillait le sommet mondial controversé sur le racisme.

Sipho connu la fierté de vivre dans à une ville aux plages suaves, au waterfront célèbre, à l'hôtel de ville de 1900, copié sur celui de Belfast. On imagine aisément notre héros déambuler dans les jardins botaniques vieux de 150 ans ou saluer la statue de Dick King sur sa monture Somerset.

La municipalité d'eThekweni avait décidé d'africaniser la ville de Durban et d'éradiquer son passé colonial lié à l'apartheid. Des lieux publics furent retirés toutes les statues liées à l'histoire blanche pour ériger d'autre à couleur locale, telle celle du roi zoulou Dinizulu ou du général Louis Botha.

Mais revenons à Sipho. En 1997, les policiers de Phoenix réalisèrent enfin qu'une seule et même personne devait être responsable de plusieurs disparitions et meurtres de femmes dans la région des champs de cannes à sucre.

Ils prirent contact avec le superintendant de Durban, Philip Veldhuizen, en raison de la formation spéciale qu'il avait reçue sur les serials killers. D'origine hollandaise comme les tout premiers émigrants en Afrique du Sud qui parlent encore aujourd'hui un vieux Néerlandais, l'Afrikaners, Veldhuizen se rendit à Phoenix et étudia les dossiers. Il constata que le mode opératoire du tueur était toujours le même et qu'ils étaient bien en présence d'un tueur en série.

Le 1er juillet 1997, la police avait découvert trois corps de femmes attachées, brûlées et en état de décomposition avancée dans les champs de cannes. Un quatrième corps fut découvert le lendemain, décomposé mais non brûlé. Le fait que les corps soient carbonisés n'était pas dû à l'acte du criminel soucieux d'effacer le plus de traces possibles mais tout simplement parce qu'à chaque automne, après les récoltes, les champs sont incendiés pour en faciliter la régénérescence.

Veldhuizen appela alors la personne qui lui avait fourni cette formation spéciale sur les serial killers : la « profi-leuse » Micki Pistorius. Sa fonction consistait à établir le profil type du meurtrier. Elle proposa donc aux policiers de fouiller dans leurs archives, à la recherche de cas semblables. Le 14 juillet, ils avaient répertorié 10 cas présentant les mêmes similitudes. De toute évidence, certains policiers-bourgeois américains pourraient envier la rapidité avec laquelle leurs confrères sud-africains avaient accompli leur devoir.

Ainsi, toutes les victimes étaient des femmes noires entre 20 et 30 ans et avaient été découvertes dans la région des plantations de cannes à sucre de Phœnix et du Mont Edgecombe, près du township de KwaMashu. Elles avaient toutes été trouvées dans un périmètre de trois kilomètres autour des plantations, certaines à peine à quelques mètres les unes des autres.

Elles avaient toutes été attachées, étranglées et bâillonnées avec leurs sous-vêtements. Chose étrange, nombre d'effets personnels avaient disparu.

Micki Pistorius quitta Johannesburg pour rejoindre le superintendant Veldhuizen à Durban afin de dresser le profil du tueur. En étudiant les meurtres, elle remarqua

que l'assassin avait un rituel très particulier et précis, dans sa façon de tuer et d'attacher ses victimes. « Normalement, il n'aurait pas eu besoin d'attacher ses victimes, parce qu'elles n'offraient aucune résistance, vu qu'elles étaient inconscientes ou déjà mortes. Mais il les attachait quand même. Il leur liait les pieds et les mains dans le dos, leur entourait la tête avec un morceau de leur vêtement et, finalement, enfonçait un bout de tissu dans leur bouche. Tout cela était inutile »... mais combien intéressant pour les enquêteurs.

Micki Pistorius invita les policiers à patrouiller dans les champs de cannes à sucre, une fouille systématique d'usage. Comme les cannes mesurent plus de deux mètres de haut, ces derniers eurent recours à des chiens. Ceux-ci permirent de découvrir sept nouveaux corps ! Tous étaient décomposés, mais à des stades différents. Sur le plus récent d'entre eux, les policiers effectuèrent un prélèvement d'ADN grâce à un mégot de cigarette fumée à la fois par la victime et par le tueur. La cigarette du condamné, probablement.

A l'étude des rapports d'autopsie, Micki Pistorius comprit que le tueur était Zoulou : toutes ses victimes avaient été ligaturées selon un rituel sexuel zoulou, "l'ukuzoma", un mode contraceptif. Elle assura que le tueur était un homme "de la région", voire même un voisin, car toutes les femmes l'avaient suivi dans les champs de cannes sans offrir de résistance, comme si elles le connaissaient. De plus, les champs semblaient constituer un terrain de chasse très familier. A chacun sa culture.

Ces champs de cannes à sucre denses et hauts, recèlent de nombreux colocataires appelés serpents venimeux, rats buboniques et scorpions sympathiques. Cette prolifération tenait les curieux à l'écart. De toute évidence lorsqu'une femme était entraînée à l'intérieur d'un de ces champs, il

était ubuesque sinon risqué de tenter de retrouver son corps. Et si elle avait crié, personne ne l'aurait entendu, car il n'y a personne aux alentours, hormis ces charmants animaux. De surcroît lorsque l'on marche dans ces champs, les feuilles de cannes font suffisamment de bruit pour réveiller un mort, si l'on peut dire. De là à dire que le son obsédant des feuilles devait bloquer toute pensée rationnelle de Siphon et déclencher son fantasme de meurtre, il n'y avait qu'un pas à franchir. Ce son particulier, la hauteur des feuilles, la présence de prédateurs le sécurisaient à défaut d'activer ses pulsions.

Le 1er août, un douzième corps fut découvert, ce qui permit à nouveau d'identifier l'ADN du tueur : il avait laissé du sperme sur sa victime. Délicate attention.

Thwala amenait ses victimes à le suivre dans les champs de cannes à sucre en leur proposant un emploi. Il leur expliquait qu'il allait les mener dans un endroit, pour leur montrer en quoi consistait le travail. En fait, il les assommait. Puis, il les attachait en utilisant leurs sous-vêtements, et en suivant un rituel complexe. Puis il les violait en les étranglant.

Une seule femme parvint à lui échapper. Lors du procès, elle expliqua que Siphon Thwala lui avait parlé d'un emploi et lui avait demandé de l'accompagner. Il lui avait dit de traverser les champs de cannes, car c'était un raccourci. Puis, il l'avait attrapée par derrière et avait exigé un rapport sexuel. Elle avait accepté, tout en le suppliant de ne pas la tuer. Après l'avoir violée, il lui demanda... d'être sa petite amie ! Certains n'ont vraiment peur de rien. Elle ne répondit pas, alors il commença à la frapper. Elle le supplia à nouveau et dit qu'elle acceptait. Il lui laissa la vie sauve.